

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 42

Artikel: Lè bon pere
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219040>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

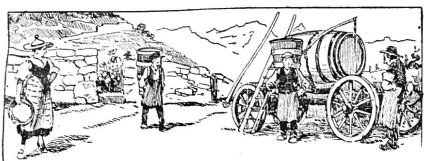
ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1924 pour **1 fr. 50** en s'adressant à l'administration 9, Pré-du-Marché, à Lausanne.



ENTRE NOUS VOISINE

Sois satisfait des fruits, des fleurs, même des feuilles, Si c'est dans ton jardin à toi que tu les cueilles.

Ed. Rostand.

Si nous parlions vendanges, Voisine ? Aussi bien voici leur temps et d'un bout à l'autre du beau pays de Vaud on va chanter la claire chanson du vin doux ! Mais point trop n'en faut ! Soyons joyeux « avec honneur » on dit bellement chez nous et ne permettons point que du fruit de nos vignes, fruit de grand labeur et de douce joie, naissent le mal et le malheur. De l'aube grise au crépuscule rose, tout au long de la journée on a dépouillé les ceps. Voici les corbeilles débordantes de grappes et les hottes où s'écrasent les grains dorés. Il y a le doux chasselas gonflé de chaleur et de soleil, le raisin noir au goût musqué, les « dessous de feuilles » qui conservent la saveur acide de la sève mal mûre, il y a les gros grains et les petits, les bons et les mauvais. Mais il faut tous les cueillir, Voisine, et de tous tirer profit parce que le moindre d'entre eux porte un peu du sang du pays dans sa pulpe légère, et que la grappe étrangère, jamais, ne connaîtra la saveur profonde de la nôtre !

La joie des récoltes ! Tout l'automne en resplendit par delà ses brumes et ses rafales. Il se peut que certaines vignes, que certains vergers, sous la pluie du mauvais été n'aient pas tenu leurs promesses. Mais qu'elle soit abondante ou pauvre, cette récolte mûrie sous le ciel familier est bien nôtre. Nous avons pu la mettre au cèl-lier entre des murs secs et solides, elle fut notre joie et notre peine, notre espoir et notre souci et nous séchons ce soir à la flamme du foyer la bonne terre natale qui si fortement s'attache aux pieds de ses travailleurs. Tout cela, Voisine, fait trouver bienheureuse notre simplicité. Si près de nous la montagne a tremblé écrasant sous son avalanche l'espoir des récoltes futures !

Voyez-vous, on n'ose plus se plaindre quand on songe à cela ; seulement on aime encore un peu plus fort la maison qui sourit à la première lueur du jour sous l'aile de son auvent, le village avec ses braves gens d'habitants, le joli pays, des vignes fécondes où nous voici vieillottes, Voisine, mais heureuses de pouvoir encore fouler sa terre et respirer l'air libre de ses campagnes.

L'Effeuilleuse.

A l'Hôtel — Monsieur, c'est moi qui ai monté vos bagages.

— Ah ! s'apristi, je n'ai pas de monnaie...

— Alors, monsieur, j'en serai pour ma petite peine.

— Je ne veux pas de cela, mon ami... redescendez-les.



LÈ BON PERE

ONNEAU ! que l'étai biau, clli perrà ! Rein que de lâi peinsâ, mè vint l'iguie ài potte ! Folhiu quemet se tote lè folhie l'avant voliu fère ài pi-fère po veni lè pe groche ! dâi brantze, que lo fin bet ètai asse gros que la tsamba ài géant Goliath ! et pu dâi pere ! T'einlèvâi quin bon pere, teindre quemet dâo búro frais ài tsautein et rodzo ! et dâo quemet dâi get de damuzalla ! Tota la bédicichon dâo bon Dieu l'étai tsesâite su clli l'âbro... tellameint que Tsegueliet, que l'étai pandoure et lâro n'a pas pu lâi resistâ. Prend onna pucheinta satse que met ài bas dâo perrâ, pu trè sè solâ, eimpougne la fonda avouè lè doû bré, sè monte amont avouè lè pi, avouè lè man, et finit pè s'aguelli ài coutset de l'âbro. Adan, ne ion, ne doû : sè met ài grulâ, ài grulâ qu'on arâi djurâ la grâila, tant la brison l'étai forta d'ouère lè pere que vegniant avau et que fasant ài premiere arrevâi. On ouâ : cllia ! cllia ! cllia ! cllia !... pan ! pan ! pan !... crrrrrau ! rebedebedebedo ! hardi ! contre la satse et la lotta, su lo prâ, per-tot lè pere s'eintètsivant, s'eimouélounâvant, que n'ein restâve quasu pe min amont. Et Tsegueliet grulâve adî. Fasâi né et sè crayâi que nion lo vayâi.

Mâ, vaitcè que tot d'on coup on vâi sailli de l'adze Monsu Grosbelyâ que lo perrâ l'étai ài li :

— Ah ! sacré vaudâi de Tsegueliet ! t'accroûtso sti coup ! L'è avouè mè que t'ari affère ! Robâ mè pere ! Vauvèze !

— Oh ! mon... mon... monsu Gros... gros... belyâ, lâi repond Tsegueliet ein quelquelheint, adan sant... sant... à vo clliâo... clliâo pere ! Su... su... bin conteint de lo sa... sa... savâi : se... se... vegniant à mè fère mau, sa... sa... sari omète ài cô mè pllieindre !

Marc à Louis.

CHUN QU'ON OU

Dou j'anhianettè dévejàvont unthunbllô.

— Aï, mon Dieu, que dejâi la tanta Madelon. Chi trame va toparai tan terubjamun rido ! A paine on l'a iu abéqua i Grandzé, tinque l'é dza arrouâ ou Praz Raynoud. Mé fa veri la titha dé lo vairé.

— Poura chira, que fa la tanta Chujon. Por mè, ie ché ôtié que va onco bun pllie rido quié lo trame.

— Et tié ? ch'te pllié.

— D'é on bedet dé chanquanta francs quand l'é tzandzi. (Progrès de Château-d'Oex.)

Entre deux paravents. — Il me semble, dit la mère à la jeune fille, — une fiancée qui sera dans vingt-quatre heures une épouse, — que ton futur mari est bien exigeant, bien volontaire ; il demande une foule de choses.

— Un peu d'indulgence, maman, ce sont ses dernières volontés.

ANATOLE FRANCE EST MORT

CERTAINS journalistes, critiques littéraires improvisés, demeurent tenace ; ses sarcasmes n'épargnaient pas ses ennemis, et ses ennemis parfois étaient de braves gens. Voltaire raillait êtres et doctrines en blessant, sans ménagement, et, quand il se laissait entraîner par sa colère, ses plaisanteries prenaient même un ton grossier qui ne s'accordait plus avec les règles du bon goût.

Anatole France était bon, au contraire. Il ne s'acharnait point à perdre ses victimes, mais il passait simplement dans la vie en ironiste. Il s'amusait à considérer les hommes se débattant au milieu de dogmes puérils et souriait malicieusement de certaines croyances. Les mystères qui constituent une solution facile à tant de choses incomprises le rendaient méfiant ; il jouissait de trop de sens critique, de trop d'intelligence pour posséder l'aveugle foi des humbles. Il doutait, il dissertait beaucoup. Epris de toutes les questions qui s'offraient à son esprit, il passait de l'une à l'autre, sans s'attarder à aucune. C'est la raison pour laquelle ses adversaires le traitent de piètre penseur. Ils ont tort. Si Anatole France n'était point un grand philosophe, il y avait, du moins, de la profondeur dans ses idées et dans ses jugements. On venait le consulter de loin et c'était un charme incomparable, paraît-il, de l'entendre discuter. Il répondait calmement, les paupières légèrement baissées, puis, soudain fixait son interlocuteur, et l'on se souvenait toujours par la suite des yeux du maître, de ces yeux si vivants où l'esprit pétillait.

Comme Montaigne, comme Renan, surtout, auquel il se rattache, Anatole France était un sceptique et, la fougue avec laquelle les catholiques affirmaient détenir à eux seuls le monopole de la vérité, l'incitait à s'en moquer. Alors, il prenait la plume, puis, posément, sans éclats, en ciselant ses phrases en artiste, prenant parfois un ton très onctueux, Anatole France attaquait. Sa moquerie n'était point faite d'un comique lourd, mais, très fine, elle entraînait à penser... Oui, Anatole France était un ironiste, pourtant à le bien lire, on sent se dégager de son œuvre quelque chose de doux comme de la pitié. Derrière l'ironiste on découvre l'homme, un homme comprenant ce qu'il y a de triste dans nos faiblesses, dans nos doutes et dans nos ridicules. Et cet homme était meilleur qu'on ne le croit, il semblait sensible à la misère humaine.

Anatole France, peu à peu, avait passé du socialisme au communisme, son esprit généreux s'imaginait découvrir là une solution aux maux sociaux. Il se trompait peut-être, mais, dans tous les cas, on n'a pas le droit de mettre en doute sa sincérité.

Anatole France, étant un sceptique et un indépendant, se créa ainsi une foule d'adversaires. L'Eglise le condamna et une quantité de gens le jugèrent sévèrement du jour où il entreprit de défendre publiquement la *Garçonne* de Victor Margueritte. Il faut voir, me semble-t-il, dans la regrettable intervention d'Anatole France en faveur de ce roman, plus une protestation contre une entrave exagérée à la liberté d'écrire qu'un